

LE TOMBEAU DE LA REPRESENTATION TRAGIQUE:

NOTES SUR RACINE HISTORIEN DU ROI ET DE PORT-ROYAL

Louis Marin

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales - Paris

Il n'est pas sans intérêt de noter qu'au titre de ces *relectures raciniennes* qui nous sont ici proposées, il est suggéré de prendre les dimensions des nouvelles approches non pas de la tragédie ni même de son poème, mais du discours tragique, peut-être pour nous faire entendre avec le terme de discours - et quelqu'ait pu être son emploi au XVIIème siècle - que le tragique excéderait la forme dramatique dans laquelle il s'est coulé dans l'œuvre théâtrale de Racine avec la perfection qui a été souvent soulignée, pour trouver expression dans des écritures où, sans doute, on ne s'attendrait guère à le rencontrer. Dans cette perspective, on peut, en particulier, se demander, sans songer un instant à méconnaître la valeur des travaux historiques et critiques consacrés à la "carrière" de Racine, si le silence qui interrompt, après *Phèdre*, en 1677, sa création dramaturgique pour se trouver rempli, à la fin de mai de la même année, par la parole solennelle du panégyrique de Sa Majesté et avoir, en octobre, sa consécration institutionnelle avec la nomination - avec Boileau - à la charge d'*historiographe du roi*, on peut se demander si ce silence et dans ce silence, cette parole et cette écriture de l'épideixis et de l'histoire du Monarque, ne recèlent pas, dans leurs rapports complexes, une des significations les plus profondes du tragique du discours; celui, précisément par où s'énonce et s'accomplit, dans l'objectivité de la "parole de marbre", dans la forme ritualisée du langage, dans l'architecture cérémonielle de la représentation, le

désir d'absolu de la force dont le nom est celui du Monarque, représentation, parole, langage, brillants d'un éclat solaire dont l'envers nocturne serait précisément l'indicible, l'ineffable, l'irreprésentable contradiction du dieu dont le séjour dans le monde se marquerait à son retrait dans un insondable secret. Cette étrange épiphanie divine - dont Phèdre serait alors l'unique présentation sur la scène de la représentation théâtrale - trouverait l'image de son impossibilité, mais inversée, dans le miroir du portrait du Roi que le courtisan tend incessamment au Prince pour que celui-ci y contemple sa toute puissance réalisée en représentation. N'est-ce pas cette année là que Racine renoue avec Port-Royal?

Le discours de la représentation royale qu'entreprend Racine dans le silence dramaturgique est également "tragique" en un autre sens. Discours de représentation, c'est aussi le discours du pouvoir. Le roi de représentation dans sa majestueuse stature, que dresse la représentation du Roi n'est autre que la transformation de la force en puissance et de la puissance en discours de la loi. Qu'est-ce à dire? Qu'est-ce que le faire d'une force? Une force n'est force que par annihilation et en ce sens, toute force est, dans son essence même, absolue puisqu'elle n'est telle que d'anéantir toute autre force, que d'être sans extérieur, incomparable: lutte à mort des forces, tension à l'absolu de toute force. Mettre en représentation la force, la mettre en réserve dans les signes du langage ou de l'image sera à la fois négation et conservation de cet absolu: négation puisque la force ne s'exerce ni se manifeste, puisqu'elle est en paix dans les signes qui, à la fois, la disent et la montrent; conservation puisque la force, dans et par la représentation, se donnera comme justice c'est-à-dire comme loi absolument contraignante sous peine de mort. Le pouvoir, c'est le désir de l'absolu du pouvoir, et la représentation comme pouvoir, c'est l'accomplissement imaginaire de ce désir. S'il est de l'essence de tout pouvoir de tendre à l'absolu, il est, dans sa réalité, de ne jamais l'être. Son tragique est là, dans sa représentation même, le travail in-terminable du deuil de l'absolu qui aime son essence comme objet perdu. Son tragique est la différence entre l'infini de sa représentation et l'absolu de son désir.

Comment donc la représentation est-elle accomplissement du désir d'absolu du Prince sinon en étant le substitut imaginaire de cet accomplissement? Le portrait du Roi que construit le courtisan et que le roi contemple lui offre l'image du Monarque absolu qu'il désire être au point de s'identifier réellement à elle, au point de s'absenter de son être même pour passer tout entier dans l'ostentation de son image. En ce sens, l'image du Roi que Racine académicien, poète de cour ou historien tente de dessiner et de parfaire est présence réelle du Monarque; elle requiert de celui qui la contemple - et le roi en est le premier spectateur - une croyance obligatoire dans l'efficacité de son signe sinon le Monarque se viderait de toute sa substance pour n'être plus qu'un simulacre; et à l'inverse, parce que cette "image" est la réalité royale, cette croyance est nécessairement exigée par elle.

Traversé du soin poignant de sa gloire, le Prince n'a d'autre raison d'être que de manifester ce souci et d'en apaiser l'inquiétude: l'événement, l'accident sont seulement des occasions épiphaniques. Mais quelle que soit l'ampleur de ses exploits, quel que soit l'éclat de sa geste, les hauts faits qu'il accomplit ne feront jamais que creuser le désir d'absolu, que d'intensifier son vide: d'où la mélancolie du Monarque dans la brillante même de sa gloire incomparable qui inscrit une secrète fêlure dans le monument de langage que lui construit Racine. Louer le roi par le récit de son histoire est une tâche infinie, une entreprise impossible; ou plutôt il n'est possible de la réaliser qu'en la réitérant sans cesse. Le désir inscrit dans toute parole de célébration qui est de faire être le célébré par la parole même ne peut connaître qu'un accomplissement toujours différé. La représentation du prince que la parole lui offre et qui vise à combler l'écart qui le séparera toujours du Monarque absolu, "voilà le dessein que nous nous sommes tous proposés, travailler à immortaliser les grandes actions de notre auguste protecteur." Le récit que Racine entreprend - et qu'il n'achèvera pas parce qu'il est impossible - est d'immortaliser le Roi dans un monument de signes et d'énoncés qui immobilisera à jamais la volonté du Prince dans l'acte accompli et représenté, comme ce cénotaphe qu'est sa représentation, tombeau vide dont le corps mort s'est absenté pour passer entièrement dans l'ar-

chitecture qui devait l'enclorre. A la mélancolie du Monarque répond en sourdine celle de son écrivain; tragique d'un discours écartelé entre l'infini de son entreprise et l'absolu de sa fin. Racine l'avoue dans son adresse à l'abbé Colbert: "Qui pouvait mieux nous aider à célébrer ce prodigieux nombre d'exploits dont la grandeur nous accable .. et nous met dans l'impuissance de les exprimer? Il nous faut des années entières pour écrire dignement une seule de ses actions." Le discours de louange et d'histoire en s'énonçant, s'interdit, en s'écrivant, s'empêche et la célébration du Prince ne peut s'effectuer qu'en retombant au mutisme de l'étonnement et au silence de l'admiration: Inégalité infinie entre l'expression et son objet. Toutefois, dans ce paradoxe qui ouvre le tragique du discours, l'épideixis trouve son moyen le plus efficace: en énonçant l'impossibilité essentielle d'une représentation du prince, ce discours montre avec ostentation son objet même; il le présente en déclarant son impuissance à le représenter et l'acte du roi sera dit comme absolu: au moment même de la reconnaissance, aucune comparaison, fut-elle seulement description, ne peut égaler son comparant au comparé.

Ainsi, dans le pléonasmе et l'hyperbole, la représentation royale se raréfie et s'exténue et c'est par là que se montre le pouvoir de sa présence: la prétérition, cette manière de dire qu'on ne dira pas, permet de s'approcher l'épiphanie permanente du Prince par une mise en abyme potentiellement infinie de la représentation absente, et qui ne peut être qu'absente, de l'absolu du Monarque. L'interruption qui "laisse là tout à coup, par l'effet d'une émotion trop vive une phrase déjà commencée, pour en commencer une autre toute différente" pourra enfin laisser entendre comme silence l'écart à jamais actif entre la représentation et l'absolu. Ainsi ce passage final du Panegyrique de Louis XIV par Pellison Fontanier: "Mais vous, dont nous sommes plus particulièrement obligés à célébrer les louanges, premier protecteur et premier auteur de notre société, génie tutélaire de ces assemblées, fameux cardinal de Richelieu de qui la mémoire vénérable par toute la terre, tant qu'on parlera cette langue, tant qu'il y aura des savants, tant qu'il y aura des ministres et des peuples, et des Rois, Ame grande, Ame haute, Aigle dont je ne puis suivre le vol: pouvez-vous suivre

des yeux celui de Louis le Quatorzième, et voir ce qu'il exécute aujourd'hui, sans avouer ... Mais où m'emporte le mouvement de mon zèle? Achevez, Messieurs, achevez, achevez un jour pour l'honneur de la France le Panegyrique que je viens d'ébaucher."

Cependant, le Racine courtisan, historiographe, panégyriste du Roi connaît une division encore plus étrange que celle qui travaille sa "carrière" après 1677, plus étrange que la secrète fêlure qui raye la surface parfaite du discours du Roi, une césure qui traverse de part en part l'acte de l'écrivain et son écriture, une "spaltung" qui reconduit, en un sens, son lecteur au silence de Phèdre. Nous avons noté, en effet, après beaucoup d'autres, que cette tragédie avait été l'occasion de sa réconciliation avec le Port-Royal qu'il avait féroceement attaqué, neuf ans plus tôt, dans sa Lettre à l'auteur des "Hérésies imaginaires" et des deux visionnaires. N'est-ce pas, d'après Louis Racine, la lecture de Phèdre qui lui obtint le pardon du Grand Arnauld? "Il n'y a rien à reprendre au caractère de sa Phèdre, aurait dit le théologien de Port-Royal, puisque par ce caractère, il avait donné cette grande leçon que lorsqu'en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous puissions nous porter, même en les détestant. Mais pourquoi a-t-il fait Hippolyte amoureux?" A vrai dire, la préface écrite par Racine pour l'édition de sa pièce en mars 1677, avait préparé le terrain pour la réconciliation: "ni tout à fait coupable, ni toute à fait innocente ... engagée, par sa destinée et par la colère des Dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première ...", mais encore les dernières lignes du texte faisant de l'instruction morale l'essence même du poème tragique: "Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement, si les acteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir et s'ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie". Cette réconciliation se marqua, on le sait, dans les années 1690 par de nombreuses démarches en faveur de Port-Royal, dans le temps même où Racine écrit la Relation de ce qui s'est

passé au siège de Namur, les explications des Médailles de l'histoire du Roi ou ses éloges du Monarque à l'Académie.

Mais il est une autre entreprise plus paradoxale dans laquelle il s'engage, en 1697 semble-t-il; la rédaction, dans le secret, d'une histoire écrite, pourrait-on dire, au revers de celle du Roi, l'Abrégé de l'histoire de Port-Royal qui s'interrompt aussi brusquement que celle du prince - et cela n'est pas sans signification -, qui, toutefois, à la différence de cette dernière, ne serait pas l'image "inversée" du silence de Phèdre, mais le récit même de l'épiphanie divine dans le monde dont l'ultime tragédie profane de notre auteur avait été la représentation. Je voudrais donc suggérer qu'on relût l'Abrégé de l'histoire de Port-Royal dans une double relation au tragique théâtral de Phèdre et au tragique de l'épideixis du Monarque, l'un qu'avait deviné le théologien de Port-Royal, le second qu'avait saisi un autre ami de Port-Royal, Pascal, dans la figure du Roi sans divertissement: relire l'Abrégé ... donc, non pas *comme* une tragédie racinienne ni non plus *comme* livrant la vérité de la secrète "fêlure" du discours du courtisan, mais directement: le récit de la manière dont Dieu apparaît dans le monde, l'histoire de l'"apparaître", de la "présentation" de l'irreprésentable même, dans le retrait insondable de sa présence: bref nous conduisant à un "tragique chrétien" dont Phèdre et le Monarque seraient les figures transformées sur la scène dramatique et sur celle de l'histoire.

De cette autre histoire, dans cette histoire de l'Autre, Dieu est le tout puissant protagoniste, d'autant plus puissant que ses desseins et ses actes ne sont pas pénétrables à l'intelligence, au calcul, à la prévision. On pourrait dire de la "politique" divine, ce que Racine, en 1685, à la réception à l'Académie de M^{rs} Corneille et Bergeret, avait écrit de la "stratégie" du Roi: "Tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que suivre si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continu de faits merveilleux que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle." (c'est moi qui souligne) Toutefois alors que le champ du "miracle continué" du Monarque est la scène européenne, celui de Dieu tout puissant

se confine à ce lieu retiré et comme soustrait à la vue des hommes, l'abbaye de Port-Royal. L'impénétrabilité de l'acte divin avant son exécution, sa clarté, son intelligibilité après elle, se marquent dès le début du récit. "Sur la fin du dernier siècle, ce monastère, *comme beaucoup d'autres*, était tombé dans un grand relâchement ... Marie Angélique Arnauld, *par un usage qui n'était que trop commun en ces temps là*, en fut faite abbesse n'ayant pas encore onze ans accomplis ..." Port-Royal ne se distingue en rien des autres couvents; comme pour les autres, la loi du lieu est celle des usages du monde. Comment va se rompre cette in-différence? Comment va se manifester la différence - absolue - de l'élection divine? "Il y avait peu d'apparence qu'une fille faite abbesse à cet âge, et d'une manière si peu régulière eut été choisie de Dieu pour rétablir la règle dans cette abbaye. Cependant elle était à peine dans sa dix-septième année, que Dieu qui avait de grands desseins sur elle, se servit, pour la toucher, d'une voie assez extraordinaire. Un capucin qui était sorti de son couvent par libertinage, et qui allait se faire apostat dans les pays étrangers, passant par hasard à Port-Royal, fut prié par l'abbesse et par les religieuses de prêcher dans leur église. Il le fit, et ce misérable parla avec tant de force sur le bonheur de la vie religieuse, sur la beauté et la sainteté de la règle de Saint Benoit que la jeune abbesse en fut vivement émue. Elle forma dès lors la résolution non seulement de pratiquer la règle dans toute sa rigueur, mais d'employer même tous ses efforts pour la faire observer par ses religieuses." On ne manquera pas de noter, en l'occurrence, le trait caractéristique de toute écriture historique, celui d'établir et de construire le sens d'une séquence d'événements, c'est-à-dire la chaîne des causes et des effets, par *rétrospection* à partir du dernier maillon de la chaîne. Ce n'est qu'une fois la réforme accomplie, ce n'est qu'une fois que l'événement a eu lieu que la série de ceux qui l'ont précédé acquiert une intentionalité objective qui les ordonne linéairement en une consécution significative. Toutefois, à la différence de l'histoire profane, à la différence même de l'histoire du Roi, chaque événement composant la série se trouve doté d'un efficace contraire à celui qu'il devrait avoir selon la logique commune des actions humaines: l'abbesse de dix-sept ans, religieuse à huit ans; le "hasard" de la visite du capucin libertin et apo-

stat, l'invite à lui faite de prêcher, la force de son discours, le succès de la résolution de Marie Angélique Arnauld auprès de ses religieuses etc. ... Or c'est par cette contrariété, dans cette contrariété, que la causalité divine se révèle; mieux encore c'est cette contrariété qui est le signe, l'index de l'acte divin: miracle de Dieu, parce que Dieu se montre dans la contradiction. La contradiction est le lieu, propre parce qu'irréductiblement autre, de l'apparition de sa toute puissance. Dès lors, nulle surprise que la contradiction divine n'ait des effets eux-mêmes contradictoires. "Cette réforme est la première qui ait été introduite dans l'ordre de Citeaux: aussi y fit-elle un fort grand bruit, et elle eut la destinée que les plus saintes choses ont toujours eue, c'est-à-dire qu'elle fut occasion de scandale aux uns et d'édification aux autres." En deux paragraphes d'une symétrie toute classique, Racine oppose alors d'un côté le "fort grand nombre de moines et d'abbés mêmes" qui "déclamèrent avec beaucoup d'emportement contre les religieuses de Port-Royal, les traitant de folles, d'embéguinées, de novatrices, de schismatiques même, et ils parlaient de les faire excommunier"; de l'autre, "plusieurs maisons" qui "non seulement admirèrent cette réforme mais résolurent même de l'embrasser" ... maisons qui "regardaient l'abbesse et les religieuses de Port-Royal comme des anges envoyés du ciel pour le rétablissement de la discipline". Scandale, édification: c'est dans les effets contraires du miracle divin qu'apparaît le Destin tragique chrétien. L'index divin ne fait jamais signe de façon univoque. Son appel n'est jamais la source irrésistible d'un consensus heureux. L'élection gracieuse est déchirure; son équivoque, différence; son ambiguïté, affrontement. Cette guerre que Dieu déclare, ou plutôt où il se déclare, est même le signe de la sainteté: absolue différence inscrite dans le même; ce sont les mêmes religieuses, la même abbesse qui sont novatrices, schismatiques et anges envoyés du ciel pour rétablir l'ancienne discipline.

Alors que la merveille de l'acte du Monarque accomplit l'unique dans l'histoire des hommes et réalise par la grande Histoire qu'écrivit son courtisan historien, une des perfections de sa substance, Sagesse, Puissance, Justice etc. ..., le miracle de l'acte de Dieu, parce qu'il est la contradiction, introduit dans

cette histoire la guerre interminable de la différence absolue dont un des noms est Sainteté. Et l'historien sacré ne fera que la répéter dans le secret où il l'écrit, dans son écriture même, au revers de l'autre histoire dont incessamment il publie l'identité de l'acteur. L'ouverture de l'Abrégé ... est à la fois scène d'exposition du récit tragique de Port-Royal, mais aussi la matrice de tous les récits dont il sera fait. Ils répéteront en fin de compte la même structure de dévoilement du Dieu qui se cache.

Un des sommets de l'Abrégé de l'Histoire de Port-Royal est le récit de la mort de la mère Angélique. Racine vient de raconter comment éclata et tomba "sur cette maison l'orage qui se formait depuis tant d'années". Pensionnaires et postulantes chassées, chassés aussi le supérieur et les confesseurs, arrive M. Bail, curé de Montmartre et sous-pénitencier pour remplacer ces derniers. Six semaines après son établissement "M. de Contes (doyen de Notre Dame et l'un des grands vicaires) et lui eurent ordre de faire la visite des deux maisons, et ils commencèrent par celle de Paris. Ils y trouvèrent la célèbre Mère Angélique qui était dangereusement malade et qui mourut même pendant le cours de cette visite." Racine marque une pose ou plutôt il la signale: "Mais comme cette sainte fille a eu tant de part à tout le bien que Dieu a opéré dans ce monastère, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de raconter ici avec quelle fermeté héroïque elle soutint cette désolation de sa maison, et de toucher quelques unes des principales circonstances de sa mort". Racine continue donc de raconter, il poursuit son récit, mais tout se passe comme si l'histoire du monastère se trouvait concentrée dans celle de la Mère Angélique, comme si le récit de sa mort à la fois résumait et emblématisait en 1697 celle de la fin tragique du couvent qu'elle avait rétabli dans sa régularité. Mais il se pourrait bien aussi - et si étrange que cela puisse paraître - que l'ombre de la fille de Minos et de Pasiphaë se dessinât derrière la Sainte de Port-Royal. Il ne s'agit pas, bien évidemment, de faire endosser à la Mère Angélique le personnage de Phèdre, mais de la même façon que le grand Arnauld, à la lecture de la tragédie, y avait découvert la représentation tragique grecque de "l'abandon de l'homme par Dieu", de même à la lecture de ce passage de l'Abrégé ..., nous pourrions peut-

être y reconnaître la représentation tragique chrétienne du "délaissement par Dieu du juste", pour employer l'expression de Pascal dans son Troisième écrit sur la grâce.

Si le discours théâtral de Racine fait éclater, dans la *parole tragique*, les terribles feux d'une passion qui est le pathos même, dont Phèdre n'est ni tout à fait le sujet actif ni non plus l'objet passif, dont elle est, comme le note Racine dans sa préface avec une sorte d'étrange objectivité, le lieu ou plutôt le corps neutre, son récit historique sacré dans sa *narration transparente*, abstraite et comme glacée, est déchiré par les "dits" rapportés ou cités de la Mère Angélique: autant d'éclairs insoutenables de la transcendance de l'absolue altérité. "Il y avait déjà du temps qu'elle exhortait ses religieuses à se préparer par beaucoup de prières aux tribulations qu'elle prévoyait qui leur devaient arriver. On lui avait pourtant écrit de Paris qu'on avait avis que les affaires s'adoucissaient; mais elle n'en avait rien cru, et disait toujours que le temps de sa souffrance était arrivé". Quant en chemin vers la maison de Paris, elle apprend que le lieutenant civil y était venu avec des ordres, elle se met à "réciter le Te Deum avec les sœurs qui l'accompagnaient, dans le carrosse, leur disant qu'il fallait remercier Dieu de tout et en tout temps." Dans les jours suivants, lorsqu'on vient enlever les unes après les autres les religieuses "comme d'innocents agneaux", sentant "ses entrailles ... émues ...", son cœur se déchire à cette séparation ..., tout à coup elle s'adresse à Dieu pour le prier de la soutenir. "Tout à coup", étonnante didascalie du narrateur sur le temps tragique chrétien, instant présent - instant à jamais présent - d'irruption de la grâce et d'interruption du temps.

Enlèvements, séparations, déchirements, privations, la communauté du désert de Port-Royal, la retraite des justes dans le lieu soustrait du monde, devient à *chaque coup* le désert spirituel de l'abandonnement de Dieu: "Croyez-moi mes filles, nous avons besoin de toutes les humiliations que Dieu nous envoie. Il n'y avait point de maison en France plus comblée des biens spirituels que la nôtre, ni où il y eut plus de connaissance de la vérité. Mais il eut été dangereux pour nous de demeurer plus longtemps dans notre abondance; et si Dieu ne nous eut abaissées, nous serions peut-être tombées." La seule réponse à ce dé-

laissement est la *parole du silence*: "Enfin Monsieur, Dieu nous a dépouillées de pères, de sœurs et d'enfants: son saint nom soit béni. La douleur est céans mais la paix y est aussi. Nous sommes persuadées que cette visite est une grande miséricorde de Dieu sur nous ... croyez-moi, si Dieu daigne avoir sur nous de plus grands desseins de miséricorde, la persécution ira plus avant. Humilions-nous de tout notre cœur pour nous rendre dignes de ses faveurs si véritables et si inconnues aux hommes. Pour vous, ajoute la Mère Angélique à son correspondant, je vous supplie d'être le plus solitaire que vous pourrez et de parler fort peu, surtout de nous. Ne racontez point ce qui se passe, si l'on ne vous en parle et répondez le moins que vous pourrez. Souvenez vous de cette excellente remarque de M. de Saint-Cyran, que l'évangile de la Passion de Jésus Christ est écrit dans une très grande simplicité et sans aucune exagération ... Le plus grand fruit de la persécution, c'est l'humiliation; et l'humilité se conserve dans le silence."

L'agonie vient enfin d'autant plus terrible qu'elle est moins dramatique, moins pathétique: *tragique du neutre*, mais qui, à la différence de celui de Phèdre, n'est pas l'ouverture in-définie d'une chair traversée par le pathos négateur des contraires de l'innocence et de la culpabilité, du positif et du négatif de la responsabilité personnelle; un *tragique gris*, dont on ne peut rien dire, de la passivité, de l'anéantissement - sans phrases -, celui de l'altérité absolue ou de l'in-différence; celui qui marque l'"apparaître" imprésentable du rien; il succède au drame de la crainte et du tremblement dans l'écartèlement infini des contraires: "Elle était si pénétrée de la sainteté infinie de Dieu, et de sa propre indignité, qu'elle ne pouvait penser sans frayeur au moment terrible où elle comparaitrait devant lui". Le voici enfin annoncé sans éclat, nommé, par Racine, avec le vocabulaire banal de la dévotion commune: "La sainte confiance qu'elle avait en sa miséricorde gagna enfin le dessus."; *tragique neutre* de l'effet "sans différence à l'extérieur": "Son extrême humilité la rendit fort attentive, dans les derniers jours de sa vie, à ne rien dire et à ne rien faire de trop remarquable, ni qui donnait occasion de parler d'elle avec estime après sa mort ... enfin toutes ses souffrances se terminèrent en une espèce de léthargie pendant laquelle elle s'endormit du som-

meil des justes, le soir du sixième d'août, jour de la Transfiguration, âgée de soixante-dix ans moins deux jours ..."

Toutefois une étrange anecdote vient interrompre, comme par la stridence d'un cri, la nappe irrésistible du délaissement divin pour mieux en présenter l'irrésistibilité. "... Sur ce qu'on lui représentait un jour que la Mère Marie des Anges, qu'elle estimait, et qui était morte il y avait trois ans, avait dit avant que de mourir beaucoup de choses dont on se souvenait avec édification, elle (la Mère Angélique) répondit brusquement: 'cette mère était fort simple et fort humble, et je ne la suis pas.'" Le discours de "on" re-montre à la mourante la représentation d'une morte; le discours de "on" re-montre un autre discours, celui tenu, à la mort, il y a trois ans, qui édifie dans le souvenir de la communauté, le mémorial, le monument de celle qui l'avait tenu et avec lui, l'exemple perdurable de l'idéal de la Sainteté: représentations en-chassées; chässe de discours, dressée en tabernacle divin, pressante remontrance à la mourante pour qu'à son tour, elle adresse à celles qui l'entourent les mots définitifs, la "parole de marbre" de l'éternel. La réponse de la Mère Angélique a la même brutalité, la même soudaineté que le "tout à coup" de la prière dans les déchirements des entrailles et du cœur, mais aussi un tout autre sens: elle dit l'autre disparue, son extrême simplicité, son extrême humilité et sur ce fond d'éloge, claque, comme un coup de fouet, le "tout à coup" du rien: "je ne la suis pas", non point "je ne le suis pas" qui serait la parole d'orgueil de l'humilité, la dé-négation des deux qualités suprêmes du Saint, simplicité, humilité, qui, par une secrète ruse du discours de l'amour propre, seraient d'autant plus sûrement attribuées au Moi par le moi lui-même; "Je ne la suis pas": "Je ne suis pas elle", dans l'extrême proximité du nom, moi, Mère Angélique, je ne la suivrai pas, elle, Mère Marie des Anges, dans le discours de représentation. Mais est-ce encore trop dire? Seul le silence. Et même ce silence ne serait-il encore que la violence muette de l'orgueil supprimé, mais point ôté? A moins que le délaissement divin ne se montre éclatant dans cette affirmation de l'abnégation. Les instants d'interruptions et d'irruption de l'Autre ainsi à leur tour s'enchâssent dans un temps indécidable. Ce ne sera point au narrateur d'en décider. Il se bornera à écrire, au terme du ré-

cit de la mort de la Mère Angélique, ces mots qui se gravent dans le texte de l'Abrégé ... comme l'épithaphe du tombeau de la représentation tragique: "Fille véritablement illustre et digne, par son ardente charité envers Dieu et le prochain, par son extrême amour pour la pauvreté et la pénitence, et enfin par les grands talents de son esprit, d'être comparée aux plus saintes fondatrices".

